

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE LA MER, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — ANNIVERSAIRE DE LA COMTESSE DASH, par Fortunio. — COURRIER DES THÉÂTRES. — POÉSIE : MA MAISON, par le marquis Eugène de Lonlay. — LITTÉRATURE : MI-LA-SOL (suite), par Mme Caroline Gravière. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE.

COURRIER DE LA MER

SOMMAIRE. — Les plages deviennent désertes. — La vie de château. — Les grands châteaux de France. — Un village maritime. — La plage de Saint-Pair. — La fontaine Sainte-Anne. — Les environs de Saint-Pair. — Saint-Aubin-des-Réaux. — Quéron. — Le bourg de Borillon. — La pointe de Carolles. — Les courses et les chasses d'automne. — Les Dianes chasseresses du grand monde. — Les autres plages. — Deauville, Trouville et Dieppe. — Le concert des pauvres à Dieppe. — Nos Adieux à la mer.

Saint-Pair (Manche).

La saison des bains de mer touche à sa fin, et la vie de château commence pour les réceptions de chasse et de villégiature. A la fin de septembre, les villes d'eaux vont être aussi abandonnées, et les personnes qui ne mènent pas la grande vie seigneuriale seront forcément obligées de rentrer à Paris.

Les grands châteaux de France vont donc s'ouvrir et se peupler de femmes élégantes et de sportsmen accomplis.

A Livry, chez la comtesse Aguado, tout est déjà gaieté et soleil, sous la direction de la comtesse de Las Marismas et de la duchesse de Montmorency. La belle comtesse Eugène de Mercy-Argenteau est le rayonnement de beauté de tous les plaisirs et de toutes les fêtes de ce domaine enchanteur.

A Ferrières, le baron et la baronne de Rothschild annoncent, à l'occasion de grandes chasses princières, une série de journées champêtres de haut ton et de haut goût, selon la coutume de cette splendide résidence.

Même programme de réceptions à Senart, où le comte Cahen d'Anvers réunit, pour des journées cynégétiques qui marqueront, les princes Murat et le prince de Wagram, venant de Grosbois.

La comtesse de Moustier a déjà donné à son château de La Chapelle, dans la Brie, une série de dîners des plus élégants ; et en attendant la reprise des réceptions du château de Chantilly, on a chaleureusement fêté la Saint-Louis, en l'honneur de S. A. R. Mgr le duc Louis de Nemours, au cottage de LL. AA. RR. le duc et la duchesse d'Orléans, car il n'y a plus de Comte ni de Comtesse de Paris, depuis certain voyage à Frohsdorf, à Villers-sur-Mer.

Le château de La Chapelle est une aimable et gracieuse demeure moderne, située près Crécy, dans la plus riante partie du département de Seine-et-Marne. De belles eaux se trouvent dans son parc et permettent de s'y livrer à toutes les distractions du sport nautique. Dans son voisinage se trouvent les châteaux de la Tuilerie, au baron de Montbrun, et de Coupvray, au duc de Trévise.

Le château de La Forêt, autrefois si bruyant et

si animé, est aujourd'hui calme et recueilli, par suite de la santé du duc de Castries, le sympathique sportsman, qui réclame les plus grands ménagements.

Une très heureuse innovation de ces châteaux princiers, c'est l'indication sur l'omnibus qu'on envoie à la gare des chemins de fer chercher les invités, du nom du château qu'il dessert. Au-dessus de la portière se lit sur une plaque très simple : *Château des Ormes*, par exemple. Immédiatement le visiteur qui arrive sait qu'il a devant lui la voiture du châtelain chez lequel il se rend, et n'a plus besoin de s'enquérir de droite et de gauche, ou de s'en rapporter à la couleur des livrées.

C'est une mode pratique et hospitalière, qui va se populariser dans tous les principaux châteaux de France.

Tous ces détails sur les réceptions des châteaux princiers nous viennent du journal le *Sport*, qui est toujours le mieux renseigné sur les faits et gestes du grand monde. Il nous serait d'ailleurs impossible de savoir ce qui se passe à Paris, dans les villes d'eaux, sur les autres plages et dans les châteaux, étant à Saint-Pair, dans le département de la Manche. Nous avons dit ce qu'était Saint-Pair : un village maritime, tout verdoyant et tout ensoleillé, à une demi-heure de Granville. Nous avons trouvé la campagne sur le bord de la mer et nous y avons fait une étape de quelques jours. Mais la saison est trop avancée pour que Saint-Pair ait sa physionomie habituelle de plein été. Les maisons se dépeuplent une à une; la plage se fait déserte; les petits travailleurs enfantins qui creusaient des fortifications et des remparts dans le sable mouvant sont presque tous partis. On n'entend plus les cris joyeux de cette bande indisciplinable, se poursuivant dans le sable et sur la falaise. La mer seule fait entendre son mugissement sourd et volcanique. Il y a dans cette grande solitude du ciel et de la terre une attraction magnétique dont nul ne peut se défendre. On reste des heures entières devant cette immensité sans s'apercevoir des heures qui s'écoulent. On rêve sans rêver, on sommeille sans dormir. La grande voix de Dieu parle en nous plus puissante et plus imposante que jamais. Quelle merveilleuse entente dans cette création splendide... et que l'homme est petit, jeté sur la terre ou lancé au milieu des mers!... Il a beau gonfler des ballons gigantesques, ce sont des points noirs perdus dans la voûte céleste. Il en est de même des plus grands navires, dont les proportions disparaissent en pleine mer, et qui ressemblent, à une certaine distance, à de tout petits bateaux.

Il est impossible de nier Dieu devant cette

mer, dont les limites sont déterminées, et qui revient et s'éloigne à heure dite. On admire, on contemple et l'on prie!...

La plage de Saint-Pair est pour le moins aussi belle que celles de Cabourg et de Trouville, mais le sable est plus ferme et moins mouvant. Elle s'étend des rochers de Granville à la pointe de Carolles, dans une étendue très belle, où il n'y a aucun obstacle. La vague y arrive large et écumeuse comme en plein Océan; elle est saturée de varech et d'iode, ce qui n'existe pas dans toutes les plages de sable. C'est pourquoi l'air de Saint-Pair est si tonique, si hygiénique et si pur, c'est que la brise maritime se parfume de l'air de la plaine, des foins coupés, des herbages et des prairies. A quelques pas de la mer, on a une végétation luxuriante. La plage de Saint-Pair est en plein sud, tandis que celle de Granville est en plein nord; il n'est donc pas étonnant qu'elle soit considérée comme plage d'enfants et de malades.

On vient à Saint-Pair en villégiature soigner sa santé et retrouver des forces. Dans quelques années peut-être Saint-Pair ne sera-t-il plus ce qu'il est aujourd'hui. Il y a déjà de très belles maisons édifiées en forme de chalets, à côté de chaumières recouvertes de chaume. C'est très pittoresque et très village. Mais il n'y a pas de Casino. On vit chez soi, en famille. Par les beaux jours et les beaux soirs d'été, on se réunit sous une tente à l'instar de celle de Trouville, où il y a des tables et des chaises. On apporte son ouvrage, on cause, on lit, on se fait servir des rafraîchissements. C'est un vrai salon d'été. De cette plage ensoleillée on aperçoit le promontoire de Granville, qui s'avance dans la mer, et toute la ville haute perchée sur les trois rocs, avec l'église Notre-Dame dominant toutes les autres maisons et s'avancant, pour ainsi dire, comme une sentinelle attentive sur la pointe du promontoire. Cette situation de Granville est des plus pittoresques. C'est un véritable tableau pour Saint-Pair. Du côté opposé, en pleine mer, apparaît la pointe de Carolles. On peut s'y rendre à marée basse ou par la falaise. Mais c'est très loin. A mi-chemin on aperçoit un rocher, dans un pli de la plage, sur des junes cultivées, où se trouve en abondance le *cynodon dactylum*, et une fontaine miraculeuse dite fontaine Sainte-Anne, dont l'eau pure et cristalline est en grande réputation dans tous les pays avoisinants. Cette eau a le pouvoir de guérir les douleurs, les maux d'yeux et toutes les infirmités humaines. C'est de ce roc que Saint-Pair fit jaillir une eau vive d'un coup de son bâton. Est-ce aux vertus miraculeuses de cette eau que les habitants de ce joli village de Saint-

Pair doivent une aussi longue existence et sont préservés de toutes les épidémies qui fondent sur Granville? Pour visiter l'église de Saint-Pair, qui est une merveille d'archéologie et qui est un lieu de pèlerinage, nous avons traversé le cimetière et nous avons examiné la plupart des tombes dont les croix de pierre et de bois noir ressortent au milieu des fleurs sauvages. Presque tous ceux qui dorment en Dieu ont dépassé quatre-vingts ans. Le petit cap où se trouve la fontaine Saint-Anne s'appelle *le caillou de Thar*.

Sur le haut de la falaise apparaît la chapelle Sainte-Anne, luxueusement décorée et renfermant deux ex-voto et des béquilles. On s'y rend en procession et en pèlerinage. Nous avons assisté à l'une de ces processions le 1^{er} septembre. Tout le bourg de Saint-Pair, accompagné du clergé et des baigneurs de la plage, s'est rendu à Saint-Anne en chantant des cantiques. L'église de Saint-Pair est non moins intéressante à visiter que celle de Granville.

L'élégante tour romaine, sculptée et découpée en relief, daterait de 1131, à l'époque où le roi de France, Henri I^{er}, duc de Normandie, régnait glorieusement en Angleterre, sous le pontificat de Richard de Bruère, évêque de Coutances. Le manuscrit de l'édification de cette église cite en même temps le nom de l'architecte, qui s'appelait Robert de Haute-Maison.

Le chœur est très vaste, avec des colonnes gothiques par le chapiteau et romaines par la base. C'est la fin du douzième siècle. La flore de ces chapiteaux est d'une remarquable élégance et le granit n'est pas mieux fouillé, même au Mont Saint-Michel. Dans ce sanctuaire on voit les deux tombeaux de Saint-Pair et de son disciple bien-aimé Saint Scubillon. Les deux statues de ces deux saints ne sont pas antérieures au quatorzième siècle.

L'église de Saint-Pair renferme aussi le tombeau de Saint Gaud et les pierres tumulaires de plusieurs évêques de Coutances et d'Avranches.

D'après les annales historiques, il est inscrit que dans la période chrétienne, Scissy, devenu Saint-Paterne, puis Saint-Paiër, puis Saint-Pair, fut le chef-lieu d'une baronnie du Mont Saint-Michel et le centre important d'un commerce actif, tout en étant considéré comme un saint lieu de pèlerinage. Saint-Pair resta tel jusqu'à la fondation de Granville, et la jeune cité absorba l'ancienne.

Mais Saint-Pair prendra sa revanche. Nous ne lui donnons pas dix ans pour qu'il soit accepté comme un des bords de mer les plus agréables et les plus suivis.

Granville restera la ville fortifiée et commer-

cante, et Saint-Pair l'oasis maritime de cette zone de la Manche.

Toutes ces côtes et ces dunes de Granville ont été dévastées par les Normands, et c'est bien ce côté oriental de la baie que Wace a désigné dans son Histoire de Normandie.

Le domaine de Saint-Pair fut donné au onzième siècle, au Mont Saint-Michel, par le duc Robert, et l'église prit le nom d'*Abbatia*. Le bois d'Allemagne ou de Bouillon existe encore, mais les bois de Bivie, de Neirum et de Crapault ont disparu. On prétend que la forêt de Scissy envahissait non seulement toute la baie, mais s'étendait encore jusqu'à Chausey et à Jersey. Tout le littoral de Saint-Pair n'est qu'une suite d'excursions pittoresques : Saint-Aubin des Réaux, dont la jolie tour brodée et découpée au sommet sert de signal en mer et où se trouve la pierre légendaire dite *Caillebotte*, espèce de meulière en poudingue; Quéron, qui est une bourgade de pêcheurs, jetée comme une oasis entre la mer et le lac de Bouillon; son église, sous l'invocation de Notre-Dame, est une grande chapelle, une *ecclesiola*, sans tour ni transept, surmontée d'une campanice.

Bouillon, dont l'étymologie, en normand, signifie mariage. Le lac de Bouillon est encadré dans une végétation haute et drue de roseaux à balais et de scirpes lacustres. Sur ses eaux flottent les ninuphars blancs, la scutellaire en casque et l'*hydrocharis morsus rana*. Dans les sables des bords du bassin fleurissent la rose pimpernelle et l'euphorbe littorale; sur les coteaux l'anthyllide vulnérable, et spécialement le *silene inflata*, sur le morne de la Newurie. On y a trouvé une rose qui a été appelée *rose abricinsis*. Sur cette plage de Bouillon, qu'on appelait Boilon dans le onzième siècle et Bollon dans le douzième, il y avait autrefois un petit port dont les pêcheurs devaient un plat de poisson à l'église, le dimanche des Brandons. Il a existé un château à Bouillon, dont la ferme est restée et en perpétue le souvenir, et qui a été habité par les Verdun, les Langlois, les Hérault et les Martin.

Le monument le plus curieux de Bouillon est une espèce de menhir ou de jalon, *la pierre au Diable*, que les vieilles femmes indiquent aux touristes en faisant le signe de la croix.

On raconte que Satan, chargé de ce bloc énorme de quatre mètres qu'il était allé prendre à Chausey, sans se mouiller les pieds, le portait pour la construction du *pont Aubant*, qui n'était autre que le pont du Diable : il gravissait le coteau et était arrivé sur le plateau appelé Vaucroisson, d'où l'on jouit d'un panorama magnifique, quand il aperçut un prêtre avec son étole. A la vue de ce redoutable adversaire il laissa choir la pierre,

qui s'enfonça profondément dans le sol. Ses cinq griffes restèrent marquées sur le sommet de la roche. On érigea tout auprès une belle croix qui a été transportée dans le cimetière de la paroisse.

De Bouillon on va à Carolles (autrement dit Ker-Hoël du temps des Gaulois, en passant le ruisseau de Crapent, ou des Crapauds), qui rappelle ce bois de Crapent, *Sylvia*, si souvent cité dans les chartes du Mont-Saint-Michel. C'est le commencement de la belle gorge de *Pignon-Butor* (ou *Buste-d'Or*), ainsi nommé en raison de ses infiltrations cuivreuses.

Carolles est un massif, une falaise pelée et sauvage creusée par deux gorges profondes. L'une, terminée par le *Port du Sud* (ou Palud); et l'autre, celle du *Crapent*, excellente pour les bains, qu'abritent comme deux moles gigantesques le promontoire de la *Neonice* et le *Pignon-Butor*. Cette falaise est une côte de fer hérissée de rocs de schiste et de granit.

Le romancier Paul Féval, dans la *Fée des Grièves*, met une historiette assez humoristique sur cette côte, à laquelle il attribue un rocher de sa fantaisie. Carolles a également possédé un château, au lieu dit le *Manoir*. Un document ancien parle des « tours, tourelles, dunes et fossés. » On retrouve encore les traces des fossés. Les moines du Mont-Saint-Michel avaient le droit de prendre les esturgeons à Carolles. La flore de Carolles, comme celle de Bouillon, est des plus instructives et des plus intéressantes.

Nous sommes donc dans un admirable pays où les falaises sont cultivées en moissons et en prairies. L'air est si pur et si léger qu'on éprouve une certaine volupté à le respirer et à se sentir vivre, et pourtant il va bientôt falloir dire adieu à ce paisible et verdoyant village de Saint-Pair qui se baigne coquettement dans la mer, sans s'abriter et sans se cacher, tant il est sûr de charmer et de plaire. Dans quinze jours, la plage sera déserte et toutes les maisons fermées. Nous-même nous serons en route pour Paris qui ressuscite de jour en jour et qui met tout en œuvre pour faire revenir les jolies femmes et les sportsmen.

Tous les théâtres rouvrent leurs portes et les courses d'automne vont commencer. On reviendra donc à Paris, sans y rester. Ce sera un va-et-vient continu. On suivra les courses et les chasses en même temps. La vapeur marche vite, en quelques heures, on va loin. Les femmes du meilleur monde, qui aiment les plaisirs de la chasse ont adopté le costume que nous avons déjà préconisé l'année dernière, et qui se compose d'une blouse à la russe en velours de couleur serrée à la taille par une ceinture de cuir, bouclée avec

des agrafes artistiques de Marc-Gueyton, ou par une ceinture typique représentant des médaillons carrés, ciselés et fouillés par ce jeune artiste et reproduisant des sujets de chasse très palpitants de vérité. Un large pantalon zouave est rentré dans des jambières en velours et en cuir. La botte est en peau de chamois ou en cuir de Russie et les jambières ont des boutons en argent oxydé, dans le style de la ceinture. On porte avec ce costume la toque chasseur ou le chapeau montagnard, cela dépend de la physionomie et de la tournure.

Citons parmi les Dianes chasseresses la baronne de Mallet, la baronne Laborde, la duchesse de Doudeauville, la duchesse de Bisaccia, la comtesse de Pourtalès, la duchesse Decazes, la comtesse de la Ferté, la vicomtesse de Courval, la comtesse de Beaumont, etc.

Le *far niente* que nous menons à Saint-Pair ne nous empêche pas de suivre les autres pages.

A Deauville, la princesse Trombetzkoï vient de recevoir Mgr le Comte de Paris, qui était venu tout exprès de Villers pour cette gracieuse invitation.

La princesse habite à Deauville la villa que son gendre, le prince Paul Demidoff de San-Donato, y fit construire au moment où le duc de Morny mit cette plage à la mode. C'est un véritable petit palais dormant, car Deauville ne s'ouvre jamais qu'au moment des courses, puis il retombe dans la solitude et la somnolence.

A Trouville, c'est le chalet de Mme Auberon qui est en évidence cette année. On y joue des charades et des comédies de paravent avec le plus grand succès, et on y cause à ravir. Mme Auberon est la fille de Mme de Nerville et la sœur de Mme Lafitte. Elle a beaucoup d'esprit et elle attire vers elle tous ceux qui en ont.

A Dieppe, les attelages de la marquise de Louvencourt et de la comtesse de Vieil-Castel sont très remarquables par leur correction parfaite et leur élégance aristocratique.

La plage de Dieppe est si grandiosément disposée qu'elle permet aux beaux équipages de s'y déployer à quatre chevaux. Tandis que les plages des côtes de la Manche se dépeuplent peu à peu, la terrasse de Dieppe est toujours aussi animée et aussi brillante. C'est que Dieppe n'est qu'à quatre heures et demie de Paris, et que le mois de septembre est l'époque des vacances; et pourtant les fêtes touchent à leur fin.

Après le concert des courses est venu celui des pauvres qui attire tous les ans l'élite des baigneurs. A notre grand regret, nous n'avons pu y assister, et nous avons été très heureuse de re-

trouver dans la *Gazette des Bains*, qui est la *Gazette Rose* de Dieppe, des noms amis qui ont été applaudis comme ils le sont toujours chaque fois qu'ils se produisent.

Voici ce que dit la *Gazette des Bains* à ce sujet :

« Nous n'avons pas l'intention de passer en revue tous les morceaux figurant au programme, nous nous contentons de parler des artistes en commençant par la toute gracieuse Mlle Reine.

» Depuis l'an passé, le talent de Mlle Reine n'a fait que grandir, et tout porte à croire qu'elle ne tardera pas à prendre rang parmi les étoiles qui scintillent au firmament de l'art.

» La voix si souple, si sympathique de Mlle Reine a acquis, grâce à l'étude, un volume qui a étonné ceux qui, comme nous, ne l'avaient pas entendue depuis l'année dernière. Ce qui surtout a dû surprendre bien du monde, c'est de voir la charmante artiste attaquer l'air de la Coupe de *Galathée*, que tant de cantatrices n'abordent qu'en tremblant.

» On sait de quelles difficultés est hérissée cette page écrite tout exprès pour un gosier exceptionnel. Mlle Reine les a surmontées avec un rare bonheur, et c'est avec une sûreté et un *brío* extraordinaire qu'elle a enlevé le fameux refrain : « Verse ! verse encore ! » qui a électrisé la salle. Ce succès, très flatteur pour la jeune pensionnaire de M. de Leuven, a peut-être son danger.

» L'intérêt que nous partons à Mlle Reine nous fait un devoir de lui recommander de ne pas s'exposer à briser le mélodieux instrument dont la nature l'a dotée, et cela pour le vain plaisir de chanter des compositions qui, comme l'air de la Coupe, exigent un timbre de voix et une expression énergique tout à fait en dehors des moyens dont elle dispose.

» Si, par malheur, Mlle Reine avait l'ambition de se produire dans le répertoire de Mlle Ugalde, elle pourrait s'en repentir, et rien ne dit qu'avant peu cette voix argentine, fraîche et perlée, qui passe dans l'oreille en la remplissant d'une sonorité pleine de charmes ne s'altérerait pas, ce qui serait vraiment regrettable à tous égards.

» Que Mlle Reine prenne en bonne part l'observation que nous lui faisons, et que désormais elle se contente d'être une fauvette au ramage enchanteur comme elle l'a été dans l'air du *Domino noir*, qu'elle a détaillé avec un goût exquis, et que le public a tant applaudi.

» Dans le duo de *Mireille*, Mlle Reine s'est montrée la digne partenaire de M. J. Lefort.

» Quel agréable chanteur que ce Jules Lefort !

Il a la voix, il a le talent ; il peut et sait retenir son organe, et lorsqu'il en déploie toute la vigueur, rien chez lui ne trahit l'effort, car il ne donne que ce qu'il peut donner sans fatigue.

» Avec quel art il a chanté sa première romance, et comme il a bien dit le beau duo de *Mireille* et les deux charmantes mélodies de la deuxième partie !

» Inutile de dire que cet excellent baryton a été applaudi et rappelé après chacune de ses apparitions.

» Toujours heureuse de reparaître sur la scène, lorsque c'est pour soulager les malheureux, Mme Richault est venue nous dire avec l'esprit qu'on lui connaît une fort jolie poésie de Mme de Girardin, intitulée : *Conseils aux jeunes filles*.

» Mme Richault, qui a été longtemps une des meilleures comédiennes de l'Odéon, connaît à fond l'art de bien dire ; elle a jadis beaucoup appris, et je vous jure qu'elle n'a rien oublié. Avec elle, les vers sonnent toujours harmonieusement, car elle possède le secret de ces délicatesses de diction qui ne s'apprennent que dans une fréquentation assidue et sérieuse de nos grandes scènes.

Il est plus que probable que notre prochain numéro sera daté de Paris. Le vent d'équinoxe souffle sur la plage. Il faut absolument faire ses malles et rentrer à Paris.

Nous faisons donc nos adieux à la mer et à ce coquet village que tous les Parisiens voudront connaître et habiter.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

C'en est fait des modes de l'été et des toilettes de plage et de campagne.

Les modes du jour, c'est-à-dire les modes nouvelles, sont couleur automne. Les cachemires purs indigènes de l'Inde vont reproduire de ravissants costumes, les uns entièrement couverts de broderies typiques, faites dans l'Indoustan même, les autres combinées avec du velours, de la moire et du satin.

Il est plus que certain que la moire antique va nous ramener les robes Princesse, c'est-à-dire les robes unies s'étalant en demi-traine, sans tunique ni froufrou. Le corsage conserverait par derrière la basque postillon, la basque éventail, la basque crête de coq ou la basque habit. On ne veut pas renoncer tout d'un coup à la tournure et s'aplatir naturellement. Rien n'est élégant et aristocra

tique comme ces robes Princesse en moire antique et en velours. Elles dégagent la tournure. Elles font valoir la taille, quand la taille est bien faite. Les tuniques et les fouillis de volants ont toujours été en l'honneur des femmes maigres, qui ont besoin de remplacer avantageusement ce qui leur manque.

Toutefois les robes Princesse en moire et en velours seront enrichies de larges bandes de fleurs de couleur brodées en relief.

Cette floraison de broderie de couleur a fait son apparition l'hiver dernier sur les toilettes de très haute élégance. Il y avait des guirlandes de roses aussi naturelles et aussi en relief que les fleurs cultivées par *Mme Duluc*, l'aimable jardinière de Nice, qui a succédé à *Alphonse Karr*. Des guirlandes de pensées, de pâquerettes, de bluets, de fleurs des champs. C'était d'autant plus charmant que ces broderies faites à part pouvaient se détacher du costume qu'elles garnissaient et réparer sur une autre toilette.

Aujourd'hui, cette floraison de fleurs en relief qui ne s'était pas propagée, va s'épanouir sur les plus riches toilettes. Mais comme elle représentera toujours un certain prix, elle ne pourra pas se populariser.

Mais quoi qu'on fasse et qu'on veuille en prétendre, jamais la mode ne sera unitaire ni égalitaire. On s'habille à sa guise et on approprie les modes nouvelles à sa situation et à sa tournure. En cela on a mille fois raison, et c'est pourquoi on voit moins de grotesques et de costumes ridicules. Il en résulte une variété infinie de formes et d'ornements. Tout se porte, tout se risque, tout est accepté. Les gilets, les habits Louis XV et à la Française, les tuniques, les tabliers, les cuirasses, les pouffs, les casaques, les vestes, les robes Princesse, les costumes Marie-Stuart, Gabrielle, Henri III et les toilettes Marie-Antoinette, sans oublier les costumes de la belle Anne d'Autriche, que les grandes dames, dans toute l'acception du mot, portent à ravir.

Il se produit aussi toute une série de costumes de demi-saison en drap gris, bleu ou marron, tels que messieurs les sportsmen les portent à la campagne.

Ces vestons sont garnis de simples piqûres, avec col, revers et pochettes en velours ou en reps noir et se boutonnant sur le côté, à moins qu'ils ne soient disposés en gilet. Dans ce cas, les boutons se posent au milieu.

Les *Magasins du Louvre* ont déjà de ces vestons d'automne, dans toutes les grandeurs, car ils procèdent toujours par centaines de modèles et jamais ils ne se laissent surprendre dans aucune spécialité. C'est ce qui fait leur force industrielle

et leur supériorité. Ils vont bientôt émettre toutes les nouveautés de la saison d'automne et d'hiver, et c'est à qui arrivera de la province et de l'étranger pour faire son choix, car on y trouve très sérieusement des avantages réels, tant en soieries qu'en lainages, en lingerie, en confections, en costumes et en articles de fantaisie. Cette émission a toujours lieu vers la fin du mois de septembre ou dans les premiers jours du mois d'octobre. Il faut donc attendre. Mais d'ici là on a toujours besoin d'une ou de plus plusieurs robes de soie qui vont remplacer, pour la saison d'automne, les robes de gaze et de mousseline. Or, il n'y a aucune étoffe de soie noire ou de couleur qui puisse être comparée au *Paris-Louvre*, tant pour le prix exceptionnel que pour la qualité de fabrication.

Le *Paris-Louvre* est signé comme une œuvre industrielle qui a conscience de sa valeur personnelle. Les marques distinctives du *Paris-Louvre* sont celles-ci : Une lisière blanche d'un côté de l'étoffe et or de l'autre côté, avec le titre *Paris-Louvre* tissé dans l'étoffe, à chacun des deux chefs.

Le *Paris-Louvre* de première qualité débute à partir de 7 fr. 75 c., puis il monte graduellement à 8 fr. 75, à 9 fr. 75 et à 10 fr. 75.

En outre du *Paris-Louvre* il y a eu encore le *drap Cyclope*, fabriqué avec les plus belles soies des Cévennes et qui est aussi souple que brillant. La fabrication de *C.-J. Bonnet de Lyon* le considère comme le plus beau fleuron de sa couronne industrielle. Il est signé comme le *Paris-Louvre* et il varie comme prix de 9 fr. 75 jusqu'à 16 fr. 75. Il est d'ailleurs impossible de trouver le drap Cyclope ailleurs, les Magasins du Louvre en ayant exclusivement le monopole.

Les costumes d'automne nous préoccupent donc aujourd'hui.

Mlle Marie Bataillon a édité plusieurs costumes de chasse et plusieurs toilettes de château d'une élégance toute fantaisiste. Ce qui distingue surtout le genre de l'intelligente faiseuse, c'est qu'elle ne copie jamais personne et qu'elle a un cachet d'originalité et de bon goût tout à la fois.

Pour la toute jolie duchesse de B... elle vient de faire un costume d'amazone qui obtiendra tout le succès qu'il mérite, en drap gris acier boutonné dans toute sa hauteur, avec des boutons d'acier uni. Les revers, le col, les manchettes et le postillon sont en velours nacarat. Le chapeau en feutre gris est bordé de velours nacarat, avec longue plume grise attachée par une large agrafe de velours nacarat et une boucle d'acier. Les bottes, car il y a des bottes, ne vous en déplaise, viennent de chez *Jouvenot* et sont en daim gris acier, boutonnées d'acier, comme le costume.

N'est-ce pas que ce costume est aussi simple que charmant?... En voulez-vous un autre?... Plusieurs belles dames, pour monter à cheval, ont innové un costume qui remplace l'amazone dans toute l'acception du mot. Le costume se compose d'une jupe de faille noire ou de faille marron, très longue et drapée avec un art infini jusqu'à la taille. Elle est brodée de cinq rangs de piqûres faisant relief et produites par la machine à coudre.

Avec cette jupe, il y a un gilet Directoire en même drap marron fermé avec des boutons d'acier et un veston d'homme en semblable drap, cambré derrière et flottant devant, avec col et revers d'homme. Chapeau Indépendant en feutre noir, avec voile de gaze marron, longue plume blanche et cocarde tricolore. On peut remplacer la cocarde tricolore par une large fleur de lys en argent oxydé.

On voyage encore beaucoup, ne serait-ce que par déplacement.

Mlle Marie Bataillon conseille une toilette de voyage en laine beige, garnie devant de larges biais en laine beige, liserés de chaque côté de soie marron. Par derrière et sur les côtés, volants de 40 cent. de hauteur, surmontés de deux biais liserés. La blouse en laine beige est surmontée de losanges de soie marron soutachés, décrivant par devant trois montants de losanges. Cette blouse, relevée et drapée sur les côtés, est assujettie à la taille par une ceinture de cuir de Russie, se fermant avec des agrafes d'argent oxydé. Chapeau de paille marron, doublé de velours marron, avec bord relevé d'un côté, écharpe de gaze marron flottante et petit bouquet de plumes à la Henri III.

Comme toilettes de château, nous en citerons trois seulement parmi toute la collection de costumes variés que Mlle Bataillon a disposés pour le château de L...

L'une pour toilette du soir est en satin blanc, genre Princesse, garnie avec de la guipure de Bruges et des boutons en acier. La disposition de cette toilette est des plus nouvelles. Mlle Bataillon la répètera en faille noire ou en moire antique noire, avec dentelle de Chantilly et boutons d'acier.

Une toilette de gaze de Chambéry, rayée bleu et blanc. La jupe est garnie d'une quantité de tout petits volants froncés, bordés d'une valenciennes. La tunique est en gaze de Chambéry bleu turquoise, toute unie, garnie d'un très haut volant de valenciennes et relevée avec une écharpe de crêpe de Chine bleue, richement brodée de fleurs de couleur. Une veste Figaro en crêpe de Chine, également brodée de fleurs de couleur, tranche sur la chemise rayée bleu et blanc.

Une toilette en faille mauve, avec blouse en cachemire indigène lilas de Perse, enrichie d'une broderie blanche des Indes. La jupe de faille mauve est garnie de plissés et de coulissés d'un nouveau style, et la blouse lilas de Perse est de genre Persan.

Une toilette de moire antique unie : jupe unie demi-traine avec cuirasse de cotte de maille de jais se terminant par une frange de jais. Le corsage a le même plastron de cotte de maille avec épaulette de jais et collier de jais à la Henri III. Cette dernière toilette est très riche et destinée à faire sensation.

Comme vous le voyez, Mesdames, le jais a repris faveur. La Glaneuse l'emploiera cet hiver dans toutes les plus élégantes garnitures. Il en sera de même des bandes de fleurs brodées en relief pour robes de soie et pour costumes de laine. La Glaneuse en prépare toute une collection. Les fleurs de laine coûtent moins cher que les fleurs en soie, tout en ayant leur cachet typique. Les biais seront à la mode, et la Glaneuse sera à même d'en offrir plusieurs séries en velours, en faille, en reps et en moire. Le but de la Glaneuse est de simplifier les garnitures et de permettre aux femmes économes de disposer leurs toilettes elles-mêmes.

C'est pourquoi elle a créé le *Gilet Indépendant*, le *Gilet Faublas*, le *Gilet Directoire*, le *Gilet Sportman* et le *Gilet Florian*. Les collerettes à la Marie Stuart et à la belle Gabrielle sont plus que jamais en faveur. Il suffit d'écrire à la Glaneuse, 7, rue de la Chaussée-d'Antin, et de lui désigner ce qu'on désire, soit en collerettes, en rubans, en gants, en plissés, en tuyautés, en mantilles espagnoles et en mercerie, et elle vous l'enverra tout de suite.

Pour les fleurs de couleur, pensez-y d'avance ; elles auront beaucoup de succès, et les plus jolies seront choisies les premières.

Nous ne savons rien des chapeaux. Tous ceux que nous avons vus à Granville ont des formes étranges : ou ils sont très grands, dans le style Marie-Antoinette, Lamballe et Pénélope, ou bien encore comme celui de la *belle Bourbonnaise*, ou ils ressemblent au plat à barbe de messire Figaro, perché sur le haut du chignon avec une audace digne du malicieux barbier. Il est vrai que ce plat à barbe disparaît sous un massif de fleurs, de plumes et de rubans. A Granville, et principalement à St-Pair, où il faut se garantir du soleil, les chapeaux ressemblent à de petits paniers en paille recouverts de tarlatane et de mousseline, et qui sont séparés au milieu par un velours noir. Il n'y a pas d'autre ornement. C'est plus que champêtre. Ce petit panier fait le bateau sur les

yeux et se relève derrière. Va-t-on revenir aux vrais grands chapeaux d'autrefois qui étaient si laids et si disgracieux quand ils étaient exagérés ? Nous ne savons rien à cet égard. Le chapeau *Henri IV* et le chapeau *Vendéen* vont se reproduire en velours, avec cocarde de ruban et panache de plumes de côté. Ces deux créations reviennent de droit à Mme *Herst*, qui les conservera cet hiver en les assimilant aux toilettes du jour.

Nous vous avons dit que les tuniques en cachemire des Indes allaient avoir la vogue pour cette saison d'automne. On les trouve dans toute leur pureté indigène et typique dans le royaume des foulards : à l'*Union des Indes*, 1, rue *Auber*, qui a laissé son ancien magasin pour s'installer encore d'une façon plus grandiose à quelques maisons plus loin, toujours dans la même rue et au n° 1. Il fallait à l'*Union des Indes* plus d'espace pour y collectionner les foulards unis et fantaisistes, les foulards de poche et de cou, les crépons de l'Inde, les crêpes de Chine et pour y établir un comptoir de cachemires des Indes pour les trousseaux et les corbeilles de mariage, et de tuniques en cachemire indigène uni ou brodé. Nous ne connaissons pas le nouveau magasin de l'*Union des Indes*, nous ne pouvons donc pas en parler savamment, mais nous sommes bien convaincue d'avance qu'il est organisé avec une simplicité élégante et parfaite. Le véritable luxe d'une maison sérieuse consiste toujours dans le choix de ses marchandises et dans leur supériorité industrielle.

Les foulards d'automne sont de genre cachemire pour les robes de chambre, et à pois et à rayures pour les jupons de velours anglais et de faille noire. Ce qui est très sportsman, c'est une tunique en foulard bleu indigo, ou tête de nègre à pois blancs, sur un jupon en velours anglais bleu de même nuance ou tête de nègre. Sur le corsage gilet et à basques, on met une petite jaquette de velours assorti cambrée à la taille et flottant devant, avec boutons dorés, argentés ou oxydés. Les foulards rayés se portent de la même façon que les foulards à pois. Pour toilettes du soir, le crépon de l'Inde remplace la faille qui est trop lourde et le taffetas trop léger. Ce crépon de l'Inde ne se chiffonne pas et est pour ainsi dire inusable. Il a le nacré, le grenu et le velouté du véritable crêpe Chine.

On en fait de très jolies toilettes en nuance feuille de rose, bleu de Chine, lilas de Perse et blanc opale, ornementées de valenciennes, de guipure de Bruges, de malines ou d'application de Bruxelles. Nous pourrions citer une toilette de mariée en crépon de l'Inde et faille blanche, garnie de point à l'aiguille et de traînées de fleurs d'oranger, ayant une distinction parfaite. Cette

toilette est partie pour Alger; elle était signée : *Marie Bataillon*.

Cette rue *Auber* est appelée, comme la rue de la Paix, à devenir un très grand centre industriel. *Mmes de Vertus sœurs* y ont transporté leur ceinture Régente de la rue de la Chaussée-d'Antin où elles occupèrent pendant si longtemps l'attention féminine. Elles vont encore l'accaparer dans leur nouvelle résidence de la rue *Auber*, n° 12, où tout a été organisé pour le confort et le bien-être des charmantes femmes qui viennent consulter *Mmes de Vertus sœurs*. Il y a des salons d'essai, des salons de conversation où l'on discute de la tournure et de la beauté plastique, car la ceinture Régente est taillée et modelée d'après la statuare antique et n'est que l'expression technique de la nature. Avec des mesures exactes, prises en étant habillée, *Mmes de Vertus sœurs* n'ont pas besoin d'essayer la ceinture Régente. Il suffit de leur désigner si on la désire en coutil, en moire, en satin ou en faille et si on la veut blanche ou de couleur. La ceinture Régente arrive à l'adresse indiquée, dans un carton écussonné et armorié de la signature brevetée de *Mmes de Vertus sœurs*. Cette signature brevetée est très sérieusement indispensable sur la Ceinture même. La contrefaçon ne se gêne nullement pour émettre, de temps à autre, des ceintures Régente qui sont les premières ceintures venues et qui n'ont ni la coupe, ni le modèle, ni la perfection de la véritable ceinture Régente.

Mmes de Vertus sœurs vont donner une plus grande extension aux jupons et en faire une spécialité toute aussi artistique et aussi élégante que la ceinture Régente.

Il leur appartient donc de décréter les dimensions de la tournure féminine, et de la gonfler et de la diminuer selon le costume qu'on adoptera. Nous reviendrons, à notre retour à Paris, sur cet article important : *Jupons et Tournures*. Ce qui est positif, c'est que *Mmes de Vertus sœurs* ne donneront pas à la tournure les proportions gigantesques de l'*Éventail géant*. N'avions-nous pas raison de dire que l'*Éventail géant* était une monstruosité, et que *Duvillerois*, qui revient de Vienne en qualité de chef du jury industriel, ne voulait pas en entendre parler.

Cet éventail, qui avait passé la frontière d'Espagne à la suite des sénoritas éperdues, s'était imaginé que les Françaises et surtout les Parisiennes avaient besoin d'un *Éventail jalousie*, pour se dissimuler par derrière. La Parisienne au contraire aime à se montrer et à se mettre en évidence. Elle a son éventail pour avoir quelque chose à la main. L'éventail remplace pour elle le bouquet, la lorgnette, le mouchoir, le flacon. Elle ne s'inquiète nullement si l'éventail a une gamme

d'amour, et si, dans son bruissement mélancolique ou violent, elle accorde ou elle refuse un rendez-vous. L'éventail dans ses mains est un joujou. Elle s'en sert tout naturellement à ravir, sans aucune préméditation, pour montrer son bras, sa main, pour cacher ses yeux, sa bouche, pour mutiner, pour agacer et pour rire. Si on lui disait : « Vous savez parfaitement jouer de l'éventail », elle vous répondrait en riant : « Vraiment non. Je n'en sais pas la première note. Je joue avec mon éventail comme j'effeuillerais une fleur, par intuition et par caprice ». Telle est la Parisienne. Duvelleroy avait bien raison de dire que l'Éventail géant, autrement dit : *Éventail parasol*, ne pouvait pas lui convenir. Mais comme on passe presque toujours d'une extravagance à une autre, voilà les éventails qui deviennent microscopiques. On recherche donc beaucoup les vernis Martin, et l'on a d'autant plus raison qu'ils sont très rares. L'éventail Duvelleroy est donc plus que jamais apprécié.

Le célèbre éventailiste a toute une floraison de fleurs qui s'entendent à ravir avec les garnitures de fleurs des robes.

Dans notre courrier du 1^{er} octobre, nous vous dirons toutes les nouveautés d'automne que nous avons vues et appréciées par nous-mêmes.

En attendant, continuons notre cours de beauté. Bien souvent on s'étonne de ne pas voir vieillir et s'altérer la figure de certaines belles dames qui n'ont plus trente ans et qui les ont toujours. Comment font-elles ? Rien n'est plus simple. Elles cultivent leur fraîcheur et leur jeunesse, et ne se laissent pas vieillir. Elles savent que le Lait antéphélique de Candès est un engrais puissant qui rafraîchit et purifie le sang et dégage le tissu dermal de toute impureté. Et sans avoir ni tache de rousseur, ni couperose, ni masque de rouille, elles font usage du Lait antéphélique comme cosmétique de toilette. Elles acquièrent un coloris naturel et éclatant, sans le concours d'aucun fard. Elles sont blanches et roses. Toutes les femmes peuvent en faire autant en demandant à Candès, 22, boulevard Saint-Denis, son Lait antéphélique.

La femme qui ne veut pas vieillir ne doit pas laisser couler la rivière comme le paysan des fables de La Fontaine. Il faut qu'en pleine sève de jeunesse et de beauté elle se mette à l'abri des atteintes de l'automne. La parfumerie et les cosmétiques jouent un rôle important dans la beauté de la femme. Mais il faut une parfumerie savante, extra-fine et naturelle tout à la fois, et ne pas l'appliquer au hasard. C'est pourquoi la maison Violet, pour complaire à ses belles clientes, a

édité deux livres qui lui sont exclusifs, et qu'il faut lui demander directement, *rue Scribe, au coin du boulevard des Capucines, ou 317, rue Saint-Denis*. Ces deux livres sont : *les Talismans de la beauté* et *l'Art de s'embellir*.

En consultant ces deux livres, la femme la moins coquette sent frissonner autour d'elle le zéphir de la coquetterie. — Après tout, s'écrie-t-elle, puisque c'est aussi facile que cela, pourquoi vieillirais-je ?... Je vais faire tout ce que les Talismans de la maison Violet me conseillent, et nous verrons. Il y a dix chapitres, qui seront pour moi dix articles du code. Et vite, elle écrit à la maison Violet : Envoyez-moi votre crème Pompadour, votre rosée des abeilles, votre savon royal de Thridace, et vos eaux de toilette à la glycérine parfumée. Je veux tout, sans restriction aucune. Vos pastilles ambrosiaques au mastic de Chio, parfumant l'haleine, votre incarnat pour les lèvres, votre kohenil pour les cils, votre blanc de lys pour le visage, vos crayons mystérieux pour les sourcils et les veines d'azur. Je veux la boîte de Jouvence et m'enlever tout d'un coup quinze ans.

Que vos désirs soient satisfaits, madame. La maison Violet a le don des miracles, car elle tient dans ses officines de parfumerie la santé, la fraîcheur et la jeunesse de la femme.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

ANNIVERSAIRE DE LA COMTESSE DASH

Il y a un an, presque à pareille époque, le 9 septembre, s'endormait pour toujours l'une des femmes les plus charmantes et les plus spirituelles de notre époque, *Mme la comtesse Dash*. Nous étions à Dieppe, lors de cette date fatale, comme nous sommes aujourd'hui à Saint-Pair, pour l'anniversaire de cette douloureuse solennité. Mais notre cœur n'oublie pas et va trouver bien souvent celui de l'amie que nous regrettons, car si la comtesse Dash repose au cimetière Montmartre, *son cœur veille toujours* !... comme il est dit sur le marbre commémoratif de son monument. La comtesse Dash n'est pas morte. Elle est de celles qui vivent toujours par ses écrits et son souvenir dans le cœur de tous ceux qui l'ont admirée et aimée. N'étant pas à Paris et ne pouvant pas déposer sur sa tombe les fleurs qu'elle aimait tant, nous publions aujourd'hui, à titre d'hommage, de regret et de souvenir, une étude très remarquable sur la femme et l'écrivain, écrite par une romancière

de talent qui vient d'abandonner la carrière diplomatique pour rentrer dans l'arène du journalisme et de la littérature. Fortunio fut l'ami de la comtesse Dash. Il l'aimait et l'admirait en même temps, car elle se plaisait à s'entourer de jeunes hommes et de jeunes femmes, et à les instruire et à les diriger par son expérience et ses conseils.

V. DE R.

LA COMTESSE DASH

La comtesse Dash, l'écrivain charmant que regrettent les lettres et qu'elles ne remplaceront pas, était l'une de mes vieilles et meilleures amies. Elle me portait une affection presque maternelle, bien qu'elle fût assez jeune d'esprit et de cœur pour que je puisse l'aimer comme une sœur aînée, et sa mort devait être naturellement pour moi un deuil de famille. C'est pour cela que j'ai attendu quelque temps avant d'écrire tout ce que j'ai à en dire. Je tiens à lui rendre justice et non simplement à saluer sa mémoire par un cri parti du cœur. Je m'appliquerai même à oublier que nous étions de bons et anciens camarades et qu'en elle c'est surtout l'amie que je pleure, pour ne me souvenir que de l'écrivain. La comtesse Dash, il faut qu'on le sache, n'a jamais eu qu'une grande passion dans sa vie, celle des lettres. Toute enfant elle s'essayait à la prose et aux vers, et dès l'âge de neuf ans elle était poète !

Aussi, lorsqu'elle dut passer subitement de son marquisat de St-Mars au dur métier qu'elle a fait depuis, n'éprouva-t-elle ni hésitation ni peine, mais une sorte de joie intime qui ressemblait à l'aurore d'une vie nouvelle. La veille, elle s'était trouvée riche, adulée, fêtée. Son salon était à la fois l'un des plus élégants et des plus agréables de Paris. Le noble faubourg était à ses pieds. Tous les salons aristocratiques chantaient ses louanges en la déclarant la plus jolie, la plus gracieuse et la plus séduisante de leurs reines. Un coup de dé malheureux avait changé tout cela et soufflé en une nuit sur ce beau château de cartes du bonheur. Faillait-il donc se désoler et se résigner, jeune encore, à promener pompeusement toute sa vie une indigence blasonnée ? Point ! Son cœur poussa un cri de délivrance comme le prisonnier auquel on arrache ses fers et qu'on lâche en rase campagne. Il ne sait ni où il ira, ni s'il dînera, le pauvre reclus délivré, mais il sait qu'il est libre, et cela lui suffit.

La marquise de St-Mars, à ce moment solennel de son existence, ne se souvint que d'une chose, c'est qu'elle allait pouvoir écrire ! En vain la conjurait-on

de n'en rien faire, par respect pour ses aïeux. Elle ne voulut pas consentir à mourir de faim et répondit qu'il était plus honorable de vivre de sa plume, de travailler et de lutter, que de tendre la main aux coins des carrefours de l'aristocratie. Seulement, comme elle était femme d'esprit autant que femme de cœur, elle ne voulu froisser ni les susceptibilités ni les préventions de ceux qui lui jetaient à la face son titre de marquise douairière pour l'empêcher de se créer avec sa plume les ressources que ne pouvait plus lui donner son titre, et elle se promit de changer de nom. Or, en ce temps-là, il y avait justement à Paris un salon aristocratique et spirituel entre tous, en même temps que littéraire, celui de la princesse Metschersky. La jeune marquise de St-Mars y avait été présentée, son talent de poète et d'écrivain y avait été apprécié, et c'est là qu'on se chargea de lui donner le baptême qu'elle attendait avant de se présenter devant le public. Mais nul ne trouvait le nom de guerre dont elle avait besoin. Vainement Alexandre Dumas lui-même, dont elle devait devenir l'amie et la collaboratrice, lui avait-il proposé divers pseudonymes ; vainement le prince Elim, le fils de la maison et l'auteur des *Roses noires* et des *Poètes russes*, s'était-il creusé l'esprit pour lui en trouver un tout neuf et facile à retenir ; vainement Emile Deschamps, Méry et la pléiade des poètes d'alors, tous amis du maître de l'endroit, avaient-ils cherché aussi. Aucun nom n'avait réuni les suffrages et satisfait la jeune marquise. Un soir que Gérard de Nerval était là, ce pauvre et bon Gérard de Nerval, qui soupira toute sa vie après une somme de cinquante francs pour faire le tour du monde et qui entreprit le voyage d'Orient avec un louis en poche, et que Roger de Beauvoir venait de dire des vers, la marquise de St-Mars entra, éclatante de beauté, de jeunesse et d'esprit, comme toujours, mais l'air visiblement préoccupé et la démarche moins calme que d'habitude. Tout le monde lui tendit affectueusement la main et la princesse Catherine lui demanda, avec cette grande bonté qui était pour elle comme une seconde nature : « Qu'y a-t-il, chère enfant ? » Il y avait que la jeune et jolie marquise en était presque arrivée au même degré de fortune que cet excellent Gérard de Nerval. Seulement, elle ne pouvait raisonnablement pas coucher comme lui au coin d'une borne, sur un banc des Champs-Élysées ou à la porte d'un café, et il lui fallait à toute force prendre une détermination. Elle avait trouvé un éditeur, elle avait un sujet de roman, il ne lui manquait plus que le fameux pseudonyme cherché depuis si longtemps pour faire ses débuts dans la littérature. « Eh ! bien, reprit la mère d'Elim, tout en caressant de la main la tête

de la petite chienne qu'elle tenait sur les genoux, vous désirez un nom à la fois court, simple et original ? Prenez celui de *Dash* ! »

Tout le monde applaudit à ce choix, la jolie bête aboya pour le ratifier et le baptême fut fait. A partir de ce moment, il n'y eut plus de douairière de Saint-Mars, mais seulement une *Comtesse Dash*, qui est celle que nous avons tous connue, que tous ont lue et que tous regrettent aujourd'hui ? Quelques mois après, *le Jeu de la reine* paraissait. Le salon de la princesse Metchersky en avait eu la primeur en manuscrit ; chacun lui avait prédit un grand succès, mais ce succès dépassa les espérances des amis les plus sincères, les plus chaleureux, les plus enthousiastes, et la réputation de son auteur était assurée.

Voilà l'histoire vraie des débuts et du choix du pseudonyme de l'auteur des *Degrés de l'échelle* et de tant d'autres ouvrages populaires, que ne se lasseront jamais de relire tous ceux qui aiment véritablement l'esprit français, le charme, la distinction et le style, ces choses d'un autre temps, il est vrai, mais qui avaient bien leur mérite. Je ne sais pas si l'intelligente petite bête qui avait servi de marraine à la comtesse Dash s'en montra plus fière, mais ce que je sais bien, c'est que chacun des succès du nouvel auteur à la mode était une fête pour le salon de la princesse Catherine, et était acclamé par son fils Elim, si profondément poète, si bon écrivain lui-même, par Emile Deschamps, Soumet, Méry, et tant d'autres, tous passés maîtres en l'art de bien dire et de bien conter, tous également partis, hélas ! pour le monde meilleur ou est allée dernièrement les rejoindre cette pauvre comtesse Dash, et où nous nous retrouverons tous un jour, il faut bien l'espérer, ne fût-ce que pour gémir sur les petites misères de celui-ci.

Mais si l'ex-marquise de Saint-Mars resta l'enfant gâtée du salon russe, si parisien, de la famille Metchersky, tant que la mort ne vint pas en fermer brusquement les portes, c'est également là que restèrent toutes ses affections, et jamais le nom de « son frère Elim, » prononcé devant elle, ne laissa son œil sec. Aussi, lorsque plus tard j'écrivis moi-même les *Amours d'un poète*, l'un de mes premiers romans et l'histoire un peu fantaisiste, je le reconnais, de ce « blond scalde, » chanté déjà par Emile Deschamps, voulut-elle ajouter, sous forme de préface, quelques pages vraies à ce livre, né de ma vive sympathie pour l'auteur des *Roses noires*, et cette préface est-elle l'une des jolies choses qu'elle ait faites. La comtesse Dash n'était pas seulement un romancier intéressant, un observateur fidèle, un écrivain brillant, c'était encore

une amie sincère et dévouée. Pour elle, le souvenir était un culte. Elle pouvait oublier le mal, pardonner à ceux qui l'avaient méconnue ; elle se souvenait de l'affection qu'on lui avait témoignée, qualité rare, en somme, par le temps qui court, et que l'on ne saurait trop apprécier chez les morts, puisqu'on la trouve si peu chez les vivants.

La comtesse Dash, à mon grand étonnement, avait soixante-huit ans. Je ne l'aurais jamais cru, tant je l'avais toujours connue la même, depuis un quart de siècle, tant elle était restée jeune d'esprit, de cœur et de figure. C'est là un de ces secrets de la tombe, dont les cimetières sont pleins. Telle femme pleurée, que l'on a adorée toute sa vie, vous avait soigneusement caché qu'elle eût quelques années de plus que vous, circonstance à laquelle, hélas ! était peut-être dû votre amour. Telle autre, qui jouait les ingénues en ville, avait dépassé depuis longtemps la cinquantaine. La comtesse Dash avait donc soixante-huit ans. Il faut bien le croire, puisque l'inscription mortuaire le dit, mais ceux qui liront ses derniers ouvrages ne s'en douteront jamais, tant les pages en sont pleines de sève, de fraîcheur, de vie et d'originalité. Comme Alexandre Dumas, dont elle était la vraie sœur littéraire, elle n'avait pas pu se décider à vieillir. Elle est descendue tout d'une pièce au tombeau, au milieu de son rude labeur quotidien, de ses affections fidèles et vivaces, de ses convictions profondes, de sa foi, de ses illusions, de ses rêves même (car on rêve à tout âge !), mais du moins pleine de force, de jeunesse et de cœur ! La comtesse Dash a touché à tous les genres et dans tous elle a réussi. Romancier, elle a fait des livres aussi nombreux qu'attachants, où la verve le dispute à la passion, l'esprit au mouvement et le style à l'intrigue. Journaliste, elle a écrit par centaines des articles brillants, au nombre desquels je dois citer ceux publiés jadis dans le *Figaro* sous le titre de *Portraits* et signés « Jacques Reynaud » ; auteur dramatique, elle a donné à Bade la *Mouche*, une élégante comédie, que l'on reprendra quelque jour aux Français ; poète, elle a laissé un volume posthume de vers dignes de la muse des maîtres de son temps, et auquel le pieux respect de sa nièce, Mlle Mathilde de Cisterai (un bon ange que le ciel lui avait donné, à cette pauvre et chère comtesse !) n'empêchera pas, je l'espère bien, de voir le jour.

Le meilleur éloge que je puisse faire, en terminant, de cette femme excellente et distinguée, c'est de rappeler que ses ouvrages ont été lus dans le monde entier, c'est-à-dire partout où l'on aime les choses fines, élégantes et bien dites ; c'est qu'elle a vécu de sa plume ; c'est qu'elle a eu foi dans la littérature, à une époque où tant

de gens doutent de tout ; c'est qu'elle n'a jamais cherché à faire du roman politique ou humanitaire, comme c'est aujourd'hui la mode ; c'est qu'elle s'est contentée d'aimer l'art pour l'art, d'intéresser, d'amuser, de distraire, et qu'elle n'a jamais envié d'autres lauriers que ceux de l'écrivain. La chose est assez rare pour qu'on la constate. C'est même pour cela que la comtesse Dash n'est pas descendue tout entière au tombeau et que son nom restera !

FORTUNIO.

COURRIER DES THEATRES

GYMNASE. — *Un beau-frère*, pièce en cinq actes, tirée d'un roman de M. Hector Malot, par M. Adolphe Belot.

Il y a quelques années, la presse s'occupait de plusieurs séquestrations arbitraires pour cause d'aliénation mentale trop légèrement constatée. L'opinion publique s'émut vivement de ce que la loi permit de semblables monstruosité. Enfin, pendant quinze jours — un siècle à Paris — il ne fut question que de cela. Un romancier — d'un talent déjà pleinement révélé — profita de l'émotion générale pour démontrer dans un roman simple, mais saisissant, les graves inconvénients de notre législation à l'égard de l'aliénation mentale. C'est de ce roman, « Un Beau-Frère », de M. Hector Malot, que M. Belot vient de tirer le drame qu'il nous présentait l'autre soir au Gymnase.

C'était une tâche difficile de tailler une pièce dans une œuvre toute d'analyse et d'étude. L'intérêt résidait bien moins dans les faits de persécution exercés par Friardel contre son beau-frère que dans la gradation savante de l'épouvante et de l'accablement qu'éprouvait ce dernier.

M. Belot, tout en respectant avec beaucoup de tact le fond même de l'intrigue, a fait une pièce qu'il aurait en quelque sorte pu signer seul, tant il a su s'approprier le sujet et y frapper le coin de son talent personnel.

Ce drame émouvant et réel peut se résumer en quelques lignes. A l'origine : une question d'argent qui amène la division entre le vicomte Cénéri d'Eturquerais et son beau-frère, le baron Friardel. Ce dernier combine une effroyable machination. Il abuse de la faiblesse de M. d'Eturquerais père, un vieillard tombé en enfance, pour obtenir une demande en interdiction contre son propre fils. Le vicomte, du reste, par l'étrangeté apparente de sa conduite, par la bizarrerie de ses études sur les forces comparées de l'homme et

du hanneton, donne prétexte à une accusation de folie. On le fait donc enfermer. En contact avec les aliénés, le malheureux sent peu à peu sa raison s'égarer. Qui le sauvera ? C'est un de ses amis, Hélouis, qui parvient, avec l'aide de Mme Friardel, la sœur de la victime, à intimider le baron en le menaçant de révéler les infamies de sa conduite. Cénéri est rendu à la liberté. Mais, hélas ! son séjour à la ferme de Lua a produit son effet habituel et toutes les persécutions de Friardel lui ont donné vraiment, cette fois, la maladie dont on l'accusait : le délire des persécutions. Or, les médecins l'ont dit : la disparition du persécuteur peut seule guérir le malade. Hélouis se dévoue, provoque Friardel, le tue et Cénéri est sauvé !

On le voit, il y a dans ce drame des situations poignantes au suprême degré, et les interprètes les ont merveilleusement fait valoir. Mme Fromentin a eu des mouvements admirables dans le rôle trop court de Mme Friardel. Landrol a été comme toujours très rond et très bon enfant dans celui d'Hélouis. Villeray a très bien rendu tout l'odieux du rôle de Friardel. Pujol a su exprimer les sensations effrayantes de l'homme qui se sent devenir fou, et dans son personnage de vieillard hébété, Derval s'est montré ce qu'il a toujours été, un comédien sérieux et vrai ! Mlle Angèle Gaignard a encore besoin de travailler. Elle est à une bonne école ; à elle d'en profiter. Mlle Juliette prête à un rôle effacé sa beauté. Vienne un peu de fraîcheur avec le mois de septembre et la campagne sera fructueuse pour le Gymnase. Il tient là un succès de bon aloi, tout est réuni pour en faire un succès durable.

GAITÉ. — *Le Gascon*, drame en neuf tableaux, à grand spectacle, par MM. Théodore Barrière et Louis Davyl.

La réouverture du théâtre de la Gaité s'est faite avec un éclat inaccoutumé. Le maestro Offenbach a tenu à inaugurer sa direction par une soirée vraiment splendide. La salle était magnifique de fraîcheur. Le plafond lumineux d'autrefois, ce vilain foyer de rayons jaunes et tristes, a disparu pour faire place à un lustre étincelant de flammes et de cristaux qui ranimait les ors de la décoration, qui donnait aux peintures un air de fête et qui faisait admirablement valoir les toilettes des spectatrices. Du reste, c'eût été dommage de ne pas éclairer les jolies charmeuses qui garnissaient le balcon et les avant-scènes. Les grandes mondaines et les belles impures, le Tout-Paris frou-frou des premières avaient quitté tout exprès Trouville pour assister à cette solennité.

Bien leur en a pris. Rarement, en effet, on a vu une mise en scène plus riche et plus artistique. Le drame se déroule au milieu de neuf décors de féerie. D'abord, la foire Saint-Laurent, avec son peuple bariolé de manants, de juifs, de gentilshommes et d'aventuriers ; bientôt après la cour de Marie Stuart, avec ses élégances raffinées ; puis le quai d'embarquement ; la vieille ville d'Edimbourg, fantastique comme un crayon de G. Doré ; et, pour finir, par le plus remarquable de tous les tableaux, un effet de neige tombant à gros flocons sur un paysage d'hiver. A plusieurs reprises, les mains les plus finement gantées n'ont pas craint d'applaudir ces prodiges de l'art décoratif.

Quant à la pièce de MM. Barrière et Davyl, elle mérite d'être étudiée avec soin. Les auteurs ont voulu faire revivre le drame de cap et d'épée qu'Alexandre Dumas père avait si chaudement traité. C'est une tentative qui leur fait honneur.

* *

Maintenant que nous avons porté cette critique, un peu sévère peut-être, nous devons faire ressortir les nombreuses qualités qui assurent à cette pièce un succès des plus honorables. Ainsi que le titre même du drame l'indique, il s'agissait de mettre en lumière un type : le Gascon. D'un bout à l'autre, le personnage est logiquement suivi. Au début, paraît sur un char de comédiens nomades, le chevalier de Puyerdac. Comme le capitaine Fracasse, comme d'Artagnan, il arrive à Paris sans autre bien que l'épée de ses pères ; seulement, malgré ses airs de bravache et son orgueil, il n'ose pas encore tirer sa lame du fourreau. Courageux de cœur, il cède aux tentations de la chair qui est peureuse. Selon nous, cette imitation de matamore, ce souvenir du fameux capitaine Spavento de la comédie italienne, est admirablement rendu.

Une insulte d'un gentilhomme, un regard d'encouragement d'une demoiselle d'honneur de la reine ont, du reste, bientôt triomphé de l'hésitation du héros gascon qui dégaine et qui tombe grièvement blessé. Voilà l'action engagée. A l'acte suivant, Puyerdac remis de son coup d'épée, se lance dans des prouesses toutes méridionales. Pour remercier M. de Chatelard qui lui a servi de second sans le connaître, il s'engage à le présenter à Marie Stuart pour laquelle ce gentilhomme professe un respectueux amour. Mais comment pénétrer à la cour ? Bah ! il y a, dans le quartier des fripiers, une belle juive qui a soigné notre héros et qui l'équipera des pieds à la tête. Ainsi paré, Puyerdac se présente chez la reine

comme ambassadeur de Navarre. La démarche est osée ; elle réussit pourtant grâce à la rencontre de la demoiselle d'honneur du premier acte, et le chevalier présente son ami. Sur ces entrefaites, l'Angleterre déclare la guerre à Marie Stuart, qui part pour l'Ecosse. Il va sans dire que Puyerdac et Chatelard suivent la gracieuse souveraine. Ils arrivent à Edimbourg au moment où le peuple soulevé veut empêcher Marie d'entrer au château d'Holy-Rood. C'est alors que les fers brillent et que les deux Français et leurs compagnons, vainqueurs de l'émeute, font à Marie Stuart un dais étincelant de leurs épées croisées. Dans la bagarre, Chatelard a été atteint. La jolie souveraine, touchée de son dévouement, ne cache pas assez le sentiment qui l'anime. Maxwell, le traître du drame, en profite pour ourdir un piège épouvantable. Il ménage un tête-à-tête entre la reine et le jeune gentilhomme, afin de pouvoir plus facilement les perdre tous les deux par un scandale éclatant. Puyerdac découvre cette infamie, il veut prévenir son ami, mais un coup de poignard l'étend sur le sol. C'en est fait de Marie Stuart et de Chatelard enfermés tous deux dans une chambre dont les issues sont gardées. Déjà on entend des pas derrière la porte d'entrée. A cet instant suprême, Puyerdac mourant, pénètre par une porte secrète et fait partir Chatelard. Lorsque Maxwell arrive suivi de la cour tout entière, au lieu des deux amants qu'il comptait surprendre, il trouve le Gascon ensanglanté qui le désigne à la reine comme son assassin. Justice sera faite. Nous voici au dernier mot de la pièce. Marie Stuart demande à Puyerdac comment elle peut s'acquitter envers lui.

— Faites-moi prince, madame, et surtout qu'on le sache en Gascogne ?

* *

Lafontaine a joué avec beaucoup de talent le rôle difficile de Puyerdac ; peut-être pourrait-on lui reprocher d'être plutôt un Gascon du Nord qu'un Gascon du Midi. Clément-Just est sombre et grave, comme doit l'être un traître diplomatique de mélodrame. Alexandre est comique au possible, en valet nourricier. Quant à Mme Lafontaine, elle s'est surpassée. Il est difficile de mieux composer un personnage : énergie, grâce, délicatesse, passion ; nous lui voudrions toutefois un peu plus de distinction. Mlle Tissandier qui tenait l'emploi de demoiselle d'honneur et d'inspiratrice de Puyerdac, a montré beaucoup de savoir-faire : grande et jolie, elle est fort bien en scène et dit avec esprit et naturel les galantes paroles de son rôle.

(Revue et Gazette des Théâtres.)

POÉSIE

Nous sommes très heureuse de transcrire ici une très jolie poésie de M. le marquis de Lonlay, intitulée : *Ma Maison!*... Nous avons envoyé le dernier numéro de la *Gazette Rose* à M. Eugène de Lonlay, au château d'Argentan, qui sert aujourd'hui de tribunal civil à la vieille ville d'Argentan. L'aimable poète se refuse de tant d'honneur, en nous disant ce qu'est sa maison : un nid de bonheur, de verdure, de fleurs et d'harmonie.

V. DE R.

MA MAISON

Les plus beaux monuments, même en pierre de taille,
Ne charment point mes yeux qu'aveuglent les tons clairs.
J'aime à voir s'enlacer la pampre à la muraille,
Où la blonde rosée à des foyers d'éclairs.

Mon refuge est garni, de sa base à son faite,
De jasmins, de rosiers et de lierres grimpants ;
C'est pour ma rêverie une réelle fête
D'entendre y gazouiller les passereaux pimpants.

Je les vois s'envoler de leur verte demeure,
Dès que le jour naissant jette ses premiers feux,
Et revenir ensemble ensuite à la même heure,
Aussitôt qu'il s'éclipse à l'horizon brumeux.

Les oiseaux réunis s'animent davantage ;
Autant qu'un député, chacun d'eux est causeur,
Et quoique leur essaim fasse un très grand tapage,
Je suis pourtant ravi de leur babil jaseur.

Je défends qu'à leurs nids les jardiniers ne touchent,
Ce que toujours je cherche avec soin d'empêcher ;
Et lorsque l'heure sonne, où lassés ils se couchent,
Qu'on ne fasse aucun bruit pour les effaroucher.

Il arrive la nuit, si j'ouvre ma fenêtre,
Que trompés par ma lampe à la vive clarté,
Les passereaux croyant que l'aube vient de naître,
Pénètrent dans ma chambre avec célérité.

Les uns effarouchés dans mes rideaux se cachent,
Les autres, voltigeant de ma table au plafond,
Se heurtent au miroir, aux corniches s'attachent,
Puis, leur troupe enfin sort, tourbillonne et se fond !

Etres pour qui le ciel n'a point d'heures funèbres,
Qui mieux que nous savez échapper au destin,
Réveillez-vous !... Le jour dissipe les ténèbres,
Accourez saluer le retour du matin.

Déjà quand du bonheur j'ai perdu l'habitude,
Et sans qu'aucun espoir arrive m'escorter,
Chantez, joyeux oiseaux, charmez ma solitude,
Qui me semble si triste et si lourde à porter.

Mes filles, comme moi, jadis en cet asile
Souriaient à vos chants, le printemps arrivé.
Pour fuir l'invasion, vers un lieu plus tranquille,
Je les fis éloigner, et j'en suis bien privé.

Si vous pouviez m'offrir le secours de vos ailes,
Jolis petits oiseaux que j'admire souvent,
Je vous dirais : « Partez, envolez-vous vers elles
Et portez-leur les vœux que je fais en rêvant.

Pourquoi vous proposer une course lointaine,
Qui du milan pourrait vous mettre à la merci ?
Aimez-vous, chers oiseaux, sans songer à ma peine,
Vos nids pleins de petits vous retiennent ici.

Marquis Eugène de LONLAY.

1871.

LITTÉRATURE

MI-LA-SOL

(suite)

L'impresario, en débutant, éprouva ce battent de cœur qui accompagne tout quitte ou double. Mais la foule accourut. Les premières représentations produisirent une recette énorme. Le taux de la curiosité est beaucoup plus élevé à San Francisco qu'à Paris. Cette population, cosmopolite et sans cesse renouvelée, fournit un contingent continuel de passagers arrivant là comme dans une hôtellerie, les poches pleines d'or, ayant pour programme : festins, promenades et spectacles, et remettant à plus tard de parler la langue du pays : chiffres !

La lettre avait un post-scriptum : « En tout cas, mariez ma pauvre fille. Ci-joint ma procuration. »

Jamais la comédie humaine n'eut péripétie pareille. Les nuages qui, jusque-là, passant et repassant, avaient voilé l'étoile, l'avaient rendue plus brillante ; mais, cette fois, les vapeurs mystérieuses de l'avenir se changeaient en une de ces nuées opaques qui contiennent la grêle et la foudre. On tint Mile Emery pour complètement ruinée.

Le sauve-qui-peut général fut décrété pour cause d'utilité publique, avec quelques amendements prescrits par les règles du savoir-vivre. Il dut y avoir plus d'un conciliabule dans l'intérieur des familles, à l'effet de mettre une sourdine par les mères à l'admiration que les fils professaient pour Hélène, et l'enthousiasme qu'elle inspirait aux parents rentra dans sa gaine comme ces petits serpents élastiques que l'on vend aux foires.

La fille à marier pauvre n'est dans les salons qu'un monstre déchainé dont l'approche donne à chacun le génie de la retraite.

Cette nouvelle fit sur la société bruxelloise l'effet d'une averse dans une promenade. Elle arrivait à la fin de l'hiver, au moment où les jeunes filles s'apprentent à mettre le dernier chapitre à leur œuvre sentimentale ou politique,

car c'est la saison où les mariages commandés pour Pâques commencent à bourgeonner. Il devait y avoir justement un grand bal à l'hôtel de ville pour l'installation d'un bourgmestre.

La toilette d'Hélène était commandée depuis longtemps, tous ses engagements pris, et même il lui avait été impossible de m'en refuser un. Vu les circonstances, elle était appelée plus que jamais à être l'héroïne de la fête, et son rôle n'était pas très facile entre les compliments de condoléance des sois et les restrictions prudentes des gens bien élevés.

Je ne dinai pas chez moi le jour de ce bal, mais je rentrai vers huit heures pour m'habiller et pour conduire ces dames dans cette brillante cohue. Quelle fut ma surprise en trouvant ma mère et Hélène tranquillement installées au coin du feu, une petite table entre elles, et travaillant à la lueur de la lampe.

— Et le bal ?

— Il faut savoir accepter franchement les lendemains, dit Hélène souriante, j'ai avancé le mien de quelques jours.

Pendant que, tout surpris, j'essayais de comprendre, ma mère parla :

— Hélène a pris une résolution que les uns approuveront, que les autres blâmeront, et que moi je trouve sublime. Elle renonce à la vie du monde et veut essayer de se créer des ressources par le travail. Les chances de la fortune de M. Emery sont très incertaines.

— Mais Mlle Hélène a mille chances personnelles de réussir dans le monde, et ce n'est pas le moment de le quitter.

— Quelles sont ces chances ? demanda la jeune fille tranquillement.

— N'y en a-t-il pas une sur laquelle toutes les femmes mettent à l'enjeu : le mariage ?

— C'est le seul métier que consentent à faire les filles bien élevées ; mais je n'en connais guère de plus pénible et de plus sot, et j'ai juré que ce ne sera pas le mien.

— En finir avec les fêtes et les plaisirs à vingt ans, en plein succès, en pleine beauté !

— Mieux vaut abdiquer qu'être détronée.

— Vous êtes par trop pessimiste. Croyez-vous donc qu'il n'y ait que l'argent qui danse ?

— J'ai autre chose à faire qu'à danser, cher monsieur Maurice ; il ne s'agit plus de jouer ni avec les choses, ni avec les mots, mais de regarder ma position en face. Telle qu'elle est, je deviens une charade, un logogriphe de salon. Grand merci !... Je préfère me perdre dans la foule, puis choisir mes chemins ; ce n'est pas vous, je

le suppose, qui plaidez contre celui de l'honneur et du devoir.

— Tout cela ne m'explique rien.

— Mon cher enfant, interrompit ma mère, à tort ou à raison, Hélène suppose que la sort de ses parents peut trainer bien longtemps dans l'incertitude. Malgré tout ce que le dévouement a pu m'inspirer d'éloquence, elle s'obstine à se croire seule dans la vie pour un temps plus ou moins long. Elle veut se suffire à elle-même, afin de pouvoir attendre sans impatience...

— Et le moyen ?

— Hélène est bonne musicienne.

— Ah ! je comprends. L'exhibition des concerts.

— Vous ne vous connaissez pas en orgueils, dit Hélène avec plus de douceur que n'en méritait mon impertinence : je veux mettre le mien à m'effacer. Je vais donner des leçons.

— Mlle d'Emery courir le cachet !

— Allons donc ! L'aurais-je permis ? s'écria ma mère. La noble résolution d'Hélène a rencontré des sympathies. Trois ou quatre familles de l'aristocratie catholique lui donnent leur protection et apprécient son sacrifice : deux maisons d'éducation religieuse lui ouvrent leurs portes avec la certitude d'une somme fixe ; puis elle donnera des leçons particulières chez des gens qui l'honorent pour la vertu ainsi comprise.

— Le professorat est une rude carrière.

— Il n'est point de sot métier, ni de rude carrière, aux yeux de la fille d'un homme qui a eu le courage de se faire mineur et directeur de cirque. Ce que le monde n'ose ouvertement flétrir il le ridiculise, à moins que les éblouissements de l'or ne changent son point de vue. J'échappe à toute critique et à toute supposition, en me mettant d'emblée au rang des orphelins pauvres, et c'est ma destinée probable. Si mes parents reviennent un jour, ce sera quand le temps aura marché et la saison de me marier sera passée ; s'ils reviennent pauvres, ce sera à moi de les soutenir. Vous qui dites que j'agis par fierté, accordez-moi du moins la fierté à titre de mérite !

Ce qu'Hélène me disait là, et surtout la manière dont elle le disait fit sur moi une très grande impression. Je l'aimai par admiration, je l'aimai avec respect, et je ressentis dès ce moment cette espèce de crainte, cette défiance de soi-même qui fait les redoutables amours.

Elle me regarda profondément et le vis jusqu'au fond de son âme que ses paroles et ses actions étaient sincères. Je vis la trempe de ce caractère qui avait l'éclat, mais peut-être aussi la dureté du diamant.

En parlant, des larmes brillèrent dans ses yeux, mais le sourire de ses lèvres essayait de démentir cette faiblesse.

— Un côté de vos projets m'afflige personnellement. Je croyais que ma mère avait une fille, et j'espérais être compté comme un frère.

— Dans les questions d'avenir, il faut surtout considérer les mauvaises chances. Supposons que votre mère vienne à nous manquer, et qu'un mariage ait disposé de vous ?

Elle avait raison, je me tus.

Une fois seul dans ma chambre, tous mes sentiments se changèrent en exaspération. Il était donc écrit que l'amour devait toujours se tourner pour moi en colère et qu'il me fallait encenser l'orgueil de cette femme sous toutes ses faces ! Le souvenir de la pauvre Marie me frappa tout à coup et dans un trait de lumière j'établis le parallèle entre ces deux femmes qui s'en allaient par le même chemin et au même but, avec les mêmes moyens, avec la même robe d'alpaga, l'une soutenue par l'éloge, l'autre rabaisée par le dédain.

Et cependant ce n'est pas vers Marie que j'allai. Les cœurs tournent au soleil levant. La paix était rendue à ma mère, et avec la paix le charme de l'intimité et le doux courant des conversations confidentielles ; toutes ces choses, que je n'avais plus le pouvoir de lui donner, lui étaient distribuées à pleines mains par une fille adoptive qui refusait d'être ma sœur. Mais je saurais m'imposer ! Puisque cela se passait chez moi, j'avais le droit d'en être.

Après le dîner, je prenais un journal, je jouais du piano ou je traînais le pas dans le vestibule en fumant jusqu'à ce qu'il fût trop tard pour sortir, et bientôt mes sorties furent l'exception. Au reste, nul effort ne fut fait pour me retenir : le plaisir que je lisais dans les yeux de ma mère était ma seule récompense. Tous trois d'humeur assez silencieuse, nous échangeons peu de paroles ; mais quand un homme aime, il est superflu de songer à l'amuser ; tout l'intéresse ; le mouvement de la molle main d'Hélène, quand elle maniait le crochet, me semblait quelque chose d'exceptionnel, et j'aimais jusqu'à la façon dont elle retroussait sa lèvre de côté pour remplacer un sourire. L'amour vit de pareils riens et s'en fait un culte. Plus que tout autre j'étais forcé de m'en contenter ; car, depuis son changement de fortune, la réserve de Mlle d'Emery à mon égard avait des proportions infranchissables. Les reines détrônées se drapent dans leur pauvreté. Prosterné à ses pieds, le front dans la poussière, elle n'eût pas marché sur moi, elle eût sauté dix pas plus loin.

L'abdication d'Hélène s'accomplit avec une froide dignité. De tous les effets qu'elle sut produire, ce fut le mieux réussi. La société l'admira... un peu à distance, comme toute beauté qui s'appuie sur trop de vertu. Trois ou quatre grandes dames de l'aristocratie catholique accordèrent leur protection à cette excentrique interprétation de l'honneur ; deux maisons d'éducation religieuse ouvrirent leurs portes à cet ange du piano et lui firent immédiatement quinze cents francs de leçons. Les maisons particulières s'y ajoutèrent pour autant, et la première année dépassa toutes les espérances.

Mais il fallait se mettre en route dès huit heures du matin et travailler jusqu'à l'heure du dîner. Je ne puis dire la singulière impression que fit sur moi Mlle d'Emery la première fois que je la vis sortir, un cahier de musique à la main, vêtue de noir, un voile sur la figure, noble deuil de son luxe abdiqué. Elle paraissait non pas résignée, mais déterminée : ni humiliation, ni regrets : un changement de piédestal.

CAROLINE GRAVIÈRE.

(La suite au prochain numéro).

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

N° 4106.

1. Jupe en taffetas nuance brique, garnie d'un volant à larges plis plats de 60 centimètres. Tunique en sicilienne grise, gracieusement relevée derrière. Manches presque plates en taffetas brique. Ceinture continuant sur le côté droit et relevant la tunique, boucles en vieil argent.

Chapeau en paille d'Italie orné de gaze assortie à la jupe et d'une plume gris réséda.

2. Toilette de voyage en foulard croisé bleu. La jupe est ornée dans le bas d'un volant à tête de 15 centimètres. A une hauteur de 60 centimètres se trouve une tête Maintenon, retenue par un biais de faille bleu foncé formant trois nœuds sur le côté gauche, retenue par des boucles dorées. Deux autres nœuds descendent jusqu'au volant, une tunique tout unie très relevée. Petite veste ouverte devant, formant basques très courtes tout autour. Nœuds de faille bleu et boucles plus petites que celles de la jupe. Chemise et sous-manches en toile bleue et blanche. Manche garnie d'un volant à tête, avec nœud de faille et boucle.

Chapeau en paille de riz orné d'un voile de gaze bleu et d'une plume bleue. Nœud en faille bleu foncé, retenant la plume.

Pour les articles non signés :
Vicomtesse de RENNEVILLE.



L. BOUILLON

Lacourrière, imp. de la Courbe, N° 79

15 Septembre 1873

Planche 1107

La Gazette rose

Coillettes de Pêcheuses à la ligne

Chiffes des Magasins du Louvre - Coillettes de M^{lle} Marie Bataillon - Rubans et Passementerie de La Glanouse - Chapeaux de M^{lle} De Rougiers - Peigne Espagnol dit Girafe en icaille - Mouchoirs de Chaprou - Bijoux artistiques de Marc Guoyton - Ceinture Régente de M^{me} De Vertus sauro - Foulards de l'Union des Indes - Chaussures de la M^{me} Souvecot - Eau des Fées - Parfums et savons de toilette de la Maison Violet - fournissent des cours étrangers.

3 Rue Rossini

GAZETTE